

Les *Pérégrinations* de Vassili Grigorovitch-Barski : du pèlerinage à la réalisation de soi

MYRIAM D'AVEZAC-ODAYSKY

Lorsqu'il quitte Kiev, le 20 juillet 1723, à environ vingt-deux ans, Vassili Grigorovitch-Barski ne se rend pas en pèlerinage : il ne fait que répondre à l'appel de la route, saisir l'opportunité qui se présente à lui à l'occasion du départ de son camarade, Justin Lenitski, en direction de Lviv, où ce dernier souhaite prolonger ses études. Vassili Barski, de son côté, qui avait été contraint d'interrompre ses études en raison d'un ulcère à la jambe, espère vivement obtenir la guérison. Ainsi, le motif de son départ différencie Vassili Barski de ses prédécesseurs, pèlerins vieux-russes, qu'ils soient partis seuls ou en compagnie d'une délégation officielle, dans le but de fouler la Terre sainte. Certes, une fois sa jambe guérie, il dit avoir fait le vœu de se rendre à Bari, où reposent les reliques de saint Nicolas de Myre, mais il avoue en même temps son désir profane d'« aller dans d'autres villes et voir d'autres mœurs¹ ». Son pèlerinage sur les lieux saints d'Orient ne sera que le prolongement de ce voyage européen initié par le projet de se soi-

1. *Stranstvovanija Vasilija Grigoroviča-Barskogo po svjatym mestam Vostoka s 1723 po 1747 g.* [Les Voyages de Vasilij Grigorovič-Barskij aux lieux saints d'Orient de 1723 à 1747], M., Ixtios, 2004, t. 1, p. 71.

gner et l'envie de découvrir le vaste monde. Pourtant, Barski n'est pas en reste dans le domaine de la piété. Pétri d'écriture sainte, il perçoit le monde à travers le prisme de sa foi orthodoxe. Un aspect qui le distingue, cette fois-ci, de ses contemporains de l'époque des Lumières. Son périple en Orient, qui le mènera, pendant vingt-cinq ans, sur le pourtour de la Méditerranée, est relaté dans un journal de voyage intitulé *Voyageur (Strannik)* et agrémenté de nombreux dessins². Maintes fois recopié après sa mort à Kiev en 1747, il fut par la suite édité en 1778, et connut cinq rééditions en quarante ans³. Réunissant dévotion et curiosité, attachement à l'ordre ancien et ouverture sur le monde moderne, le récit de Vassili Barski est à la croisée entre deux époques, entre divers mondes culturels. Si ce caractère hybride est, en premier lieu, sensible dans la forme du récit, on le constate également dans l'attitude de Vassili, qui cherche à assouvir ses besoins tant spirituels qu'intellectuels. Il se manifeste enfin dans sa double vocation qui fera de notre pèlerin un moine errant érudit.

2. Le manuscrit est aujourd'hui conservé à l'Institut des Manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences d'Ukraine.

3. Les éditions Ixtios ont récemment publié *Les Pérégrinations*, en trois tomes (*Stranstvovanija Vasilija Grigoroviča-Barskogo po sujatym mestam Vostoka s 1723 po 1747 g.*, M., Ixtios, 2004-2007). Il s'agit de l'édition de Barsukov (1884) légèrement corrigée. C'est cette édition que nous utilisons dans nos recherches, sous l'abréviation *VGB*. Pour approfondir sur Vassili Barski, on pourra lire les articles de Pierre Gonnet : « Les pérégrinations de Vasilij Grigorovič Barskij (1723-1747) », in Philippe Boutry, Pierre-Antoine Fabre & Dominique Julia (éd.), *Rendre ses vœux*, Paris, EHESS, 2000, p. 217-237 ; *Id.*, « L'Odyssée religieuse de Vasilij Grigorovič Barskij à travers les chrétientés latine et grecque (1723-1747) », *Revue des études slaves*, LXX/2, 1998, p. 399-409 ; *Id.*, « La Palestine et l'Orient chrétiens vus par un pèlerin kiévien du XVIII^e siècle : Vasilij Grigorovič Barskij au Proche-Orient, 1726-1734 », in Wolf Moskovich, Oto Luthar & Samuel Schwarzband (éd.), *Jerusalem in Slavic culture*, Jérusalem-Ljubljana, Hebrew University of Jerusalem, 1999, p. 271-298. On verra également les travaux d'Alexandr Grishin : « Vasyľ Xryhorovyč Bars'kyj: an Eighteenth-century Ukrainian Pilgrim in Italy », *Harvard Ukrainian studies*, t. 17, 1993, p. 7-26 ; « Vasilij Barsky and the "Xoždenija" Tradition », *Australian Slavonic and East-european Studies*, 2 (2), 1988, p. 29-42 ; « Barskyj's Accounts of the Monasteries of Cyprus: a Ukrainian Pilgrim in Early Eighteenth-Century Cyprus », *Modern Greek Studies Yearbook*, 10-11, 1994-1995, p. 19-35 ; « Bars'kyj and the Orthodox Community », in *The Cambridge History of Christianity*, vol. 5. (*Eastern Christianity*), ch. 9, 2006, p. 210-229.

Entre règles établies et expression personnelle

L'œuvre de Barski marque l'achèvement de la tradition pluriséculaire des récits de pèlerinage dont il est l'un des derniers auteurs. Obéissant fidèlement aux règles établies depuis les origines, Vassili Barski dépasse la tradition en se dirigeant vers une expression plus personnelle, autobiographique.

Depuis le XII^e siècle, les récits de pèlerinage russes se sont succédé, constituant le patrimoine littéraire des *xoždenija*, caractérisé par des règles d'écritures fermement établies. Le récit de l'abbé Daniel de Tchernigov, qui voyagea en 1106-1107, servit de modèle aux nombreux pèlerins ultérieurs. Reçu comme le représentant des plus grands princes de la « terre russe » par les autorités latines, en particulier par le roi Baudouin I^{er}, frère de Godefroi de Bouillon et roi de Jérusalem de 1100 à 1119, Daniel arpente la Terre sainte en tous sens, notant ses observations avec précision et force anecdotes en un récit qui connut une diffusion considérable chez les Slaves orientaux (plus de 150 manuscrits). Après lui, les pèlerins s'efforcèrent d'imiter sa sincérité et sa sobriété, faisant vœu d'une totale authenticité tout en accordant une large part aux légendes bibliques ou apocryphes. Pieux orthodoxe, Vassili Barski avait connaissance de la tradition pérégrine russe à Jérusalem. Il avait sans doute lu le récit de Daniel, celui, non moins célèbre, de Vassili Pozniakov (1558-1561)⁴, ou encore la relation de Trifon Korobeïnikov (1582)⁵, que l'on soupçonne d'être une reprise de Pozniakov et qui fut très largement diffusée. Peut-être avait-il aussi parcouru celui de Varlaam Lenitski (†1741), frère de Justin, son camarade d'études et compagnon de route. Prêtre attaché aux résidents russes auprès de la Sublime Porte, Varlaam fut autorisé à accomplir un pèlerinage en Terre sainte en 1712-1714. Élève de l'académie Mohyla de Kiev, il fut higoumène du monastère de Gustynia en Ukraine, puis, successivement, évêque de Kolomna (1724-27), d'Astrakhan (27-30), ensuite de Pereïaslavl et, simultanément, vicaire du diocèse de Kiev (30-31) pour finir archevêque de Pskov

4. *Xoždenie na Vostok gostja Vasilija Poznjakova s tovariščii* [Pèlerinage en Orient du marchand Basile Pozniakov avec ses compagnons], Biblioteka Literaturny Drevnej Rusi (BLDR), SPb., Nauka, 2000, t. 10 (XVI vek).

5. « Vtoroe xoždenie Trifona Korobejnikova » [Deuxième pèlerinage de Trifon Korobejnikov], *Čtenija v Obščestve Istorii i Drevnostej Rossijskix*, 1887, kn. 1, p. 1-18 ; « Xoždenie Trifona Korobejnikova » [Pèlerinage de Trifon Korobejnikov], *Pravoslavnij Palestinskij Sbornik*, 1889, t. 9, vyp. 27.

(31-38). Il a en commun avec Barski d'avoir subi les conséquences des conflits russo-ottomans : Varlaam Lenitski fut prisonnier des Turcs pendant un an et trois mois à Chypre, tandis que notre voyageur se vit obligé de quitter l'île de Chypre pour fuir à Patmos.

Outre l'héritage de ses prédécesseurs, Vassili Barski reçoit l'influence des milieux linguistiques variés dans lesquels il baigne. On trouve dans le récit de Vassili Barski les registres les plus divers. À une époque où le slavon laisse progressivement place aux langues régionales, c'est pourtant en slavon que Barski décide de rédiger son *Voyageur*. Langue de l'instruction, c'est aussi la langue traditionnellement utilisée pour les récits de pèlerinages vieux-russes depuis le XI^e siècle : ce choix confère ainsi une certaine aura religieuse au texte de Barski alors que, comme en témoigne la correspondance de Barski, c'est l'ukrainien qui domine dans la vie courante, mêlé au tchèque et au polonais. Les *Pérégrinations* sont d'ailleurs truffées d'ukrainismes, mais aussi d'autres emprunts aux langues des pays traversés : italien, grec, arabe ou turc. Doué pour les langues, Vassili Barski s'approprie en chemin quantité de mots étrangers. Notons, pour ne citer qu'eux, le mot *badj*, d'usage courant dans les *xoždenija* pour désigner les pèlerins ; *epitropos*, terme grec signifiant aussi bien administrateur qu'intendant, gardien, protecteur ou gouverneur, et qui est ici appliqué comme grade monastique, mais aussi *merxadžej*, déformation de *amir al badj*, titre arabe du chef du pèlerinage à la Mecque, que Barski, semble-t-il, est le seul à employer.

Les origines kiéviennes de Vassili Barski et sa formation jouent un rôle primordial sur ses qualités de polyglotte. Au XVII^e siècle, Kiev fut le lieu de contacts de confrontations culturelles et religieuses entre les zones latine et orthodoxe. La famille de Vassili Barski, originaire de Bar, en Podolie, fit le choix de s'installer en territoire orthodoxe lorsque son père s'établit à Kiev, se plaçant ainsi sous suzeraineté russe. En 1628, Pierre Mohyla (1596-1646), qui deviendra métropolitain de Kiev à partir de 1633, avait fondé au monastère des Grottes une école dans l'objectif de faire profiter au monde orthodoxe des progrès de la culture occidentale, qui avait connu l'humanisme et la Renaissance, en s'inspirant largement des jésuites. Désireux de consolider la foi orthodoxe, il œuvra pour garder l'orthodoxie intacte, corrigeant les erreurs liturgiques répandues à l'époque en revenant au modèle grec⁶. C'est dans cette insti-

6. Voir, entre autres, Omeljan Pritsak (éd.), *The Kiev Mohyla Academy*, Cambridge (Mass.), Ukrainian Research Institute, Harvard University, 1984.

tution que Barski fit ses études, probablement du temps du rectorat de Théophane Prokopovitch (1711-1715), qui contribua par la suite aux réformes religieuses menées par Pierre Le Grand. Vassili Barski, qui dit dans son introduction avoir achevé la classe de rhétorique pour entrer en philosophie, y aura étudié grec, latin, slavon et polonais, ainsi que le catéchisme, le chant liturgique et l'arithmétique, la théorie littéraire, la mythologie et enfin, la rhétorique. Comme il l'avoue lui-même, Vassili n'est pas doué pour les études⁷. Pourtant, Barski proclame son « inclination naturelle » pour les sciences, et cet engouement pour l'étude ne devra pas le quitter jusqu'à sa mort, malgré les nombreuses embûches qui se présenteront sur son chemin. Il rencontre un premier obstacle en la personne de son père, « homme pieux mais de mœurs simples⁸ », qui ne connaît que les « lettres russes et le chant d'Église ». Ne voyant dans l'instruction que vaine gloire, il s'oppose à ce que son fils fasse des études, préférant qu'il s'en tienne au chant et à la pratique religieuse. Barski bénéficie toutefois du soutien de sa mère, dont il arrache la bénédiction lors de son départ pour Lviv. Le climat familial, entre un père conservateur et une mère plus ouverte sur le progrès, est ainsi révélateur des tensions qui existaient à l'époque de Barski.

Traditionnellement, le pèlerin vieux-russe s'engage à une sincérité à toute épreuve et à ne se préoccuper que de son saint voyage. Certains récits sont dotés d'un incipit dans lequel l'auteur donne le motif et le contexte de son départ, et se place dans le giron de la tradition. Barski lui-même se soumet à la règle dans une introduction qu'il a, de toute évidence, rédigée au bout d'un certain nombre d'années d'errance :

Je n'ai eu d'autre intention que de susciter leur pitié envers mon indignité et leur émerveillement envers la Providence et les égards de Dieu, qui m'a amené depuis un fondement aussi fangeux et un commencement aussi médiocre jusqu'à une fin aussi heureuse⁹.

Il résulte de cette attitude un certain effacement de soi : le pèlerin écrit dans le but d'édifier le lecteur en lui communiquant son zèle pour les lieux saints ou en le faisant voyager par procuration. En effet, lors d'un pèlerinage c'est l'objet de la dévotion qui prime

7. VGB, t. 1, p. 65.

8. VGB, t. 1, p. 66.

9. VGB, t. 1, p. 65.

et non pas le voyageur¹⁰. Barski assure vouloir avant tout décrire l'œuvre divine : il entend donner son témoignage non pour se mettre en avant mais pour la plus grande gloire de Dieu. Toutefois, l'introduction, dans laquelle Barski revient sur son enfance, ainsi que le fait que le récit (inachevé) couvre tout son âge adulte semblent rapprocher son œuvre de l'autobiographie. Certes, contrairement à l'auteur d'une autobiographie, le pèlerin qu'est Barski ne se met pas en avant et ne se considère pas comme sujet principal de son récit. La façon de présenter les événements de son existence comme étant l'œuvre de la providence divine rapprocherait plus Barski de l'hagiographe. Édifiante, spirituellement enrichissante pour le lecteur, l'hagiographie n'est pas en contradiction avec le récit de pèlerinage. Vassili Barski est loin de se considérer comme un saint, mais la lecture de vies de saints lui aura fourni un modèle pour construire le récit de sa vie. Au début de ses *Pérégrinations*, Barski donne quelques éléments d'information sur son enfance et son zèle pour l'étude. Son départ en voyage à l'insu de son père serait à comparer à des fugues de nombreux futurs saints hors du domicile parental¹¹. Théodose des Grottes, par exemple, fut ainsi rattrapé par sa mère alors qu'il tentait de se joindre à un groupe de pèlerins pour rallier les lieux saints¹². Retrouvé, il fut rudement frappé, à l'inverse de Vassili qui parvint à convaincre sa mère de bénir son départ¹³. Les épreuves sont pour le pèlerin une occasion de montrer l'ardeur de sa foi, de se mesurer aux saints, de s'identifier au Christ et à ses disciples. À l'instar de Zosime, pèlerin du début du XV^e siècle, enthousiaste qui affirme tout supporter « pour l'amour de Dieu, sans me préoccuper nullement et souffrant avec reconnaissance en me souvenant de ce que les apôtres et les martyrs avaient enduré pour l'amour de Dieu »¹⁴, Vassili, qui subit maintes fois la cruauté des pillards, ne s'irrite jamais contre Dieu

10. Voir à ce sujet les travaux de M.-C. Gomez Géraud, *Le Crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Champion, 1999 ; *Id.*, *Écrire le voyage en France au XVI^e siècle*, Paris, PUF, collection Recto-Verso, 2000 ; *Id.*, *Édition, présentation et annotation du Bouquet sacré des fleurs de la Terre sainte de Jean Boucher (1614)*, Paris, Champion, 2008.

11. Voir E. Malamut, *Sur la Route des Saints byzantins*, Paris, CNRS Éditions, 1993, p. 93-95

12. *Žitie Feodosija Pečerskogo*, BLDR t. 1, (XI-XII v.).

13. *VGB*, t. 1, p. 66.

14. *Itinéraires russes en Orient*, trad. pour la Société de l'Orient Latin par Madame B. de Khitrowo, Genève, Imprimerie J.-G. Fick, 1889, p. 210.

« qui je pense, m'aime »¹⁵. L'assaut particulièrement violent dont il est victime sur la route de Jérusalem est prétexte à une longue exhortation au lecteur, l'invitant à ne pas se décourager et à être prêt « à s'offrir dans la mort ». En ceci il se distingue de Daniel, plus mesuré, qui a plutôt tendance à décourager le lecteur, par crainte, sans doute, de provoquer du désordre sur les routes. L'abbé de Tchernigov insiste beaucoup pour rappeler qu'une vie vertueuse vaut mieux que le plus périlleux des pèlerinages : « trois fois bienheureux ceux qui croient n'ayant pas vu !¹⁶ ». En ce qui concerne Vassili Barski, les épreuves rencontrées au cours de ses pérégrinations sont autant d'occasions de manifester son zèle spirituel et sa foi inébranlable. Ainsi, sur la route d'Antioche, alors qu'épuisé et transi, il perd courage :

je passai à côté d'une ancienne église chrétienne en ruine, creusée dans la roche de la montagne, et vis sur ses murs « Dieu Saint », gravé en grec, ainsi qu'une croix avec l'inscription : « la Croix, relèvement de ceux qui ont chu ». À ces mots, j'oubliai ma tristesse et les difficultés de la route et, m'étant incliné, je me mis en route dans l'allégresse¹⁷.

Plus loin, dans la région d'Alep, gravement malade, Vassili escalade péniblement une montagne :

Me relevant douloureusement après m'être reposé, je m'écriais : « Ô mon Dieu ! » et je disais avec foi « Le Christ est ma force, mon Dieu et mon Seigneur »¹⁸.

Ainsi, s'appuyant sur la tradition, Barski parvient à construire l'exposé très personnel de ses aventures. Du récit de pèlerinage on passe à l'autobiographie dans un esprit d'édification qui reste encore proche de l'hagiographie. Digne héritier de Daniel, il est aussi dans la mouvance de la *Vie* d'Avvakum.

Une orthodoxie qui se veut éclairée

Enfant des Lumières, Barski sait aussi satisfaire sa soif de connaissance sans se départir de sa foi. Vassili Barski incarne parfaitement l'époque de transition à laquelle il appartient, conjuguant l'ouverture de ses contemporains avec l'attitude spirituelle des pèlerins de la Russie ancienne. Quête spirituelle et intellectuelle, ses pérégrinations l'amènent à évoluer vers un approfondissement de

15. VGB, t. 1, p. 294.

16. *Itinéraires...*, *op. cit.*, p. 83.

17. VGB, t. 2, p. 111.

18. VGB, t. 2, p. 116.

son attachement à l'orthodoxie et, parallèlement, de sa démarche scientifique.

Au début de son voyage, alors qu'il traverse l'Europe, Barski est pour le moins ambigu vis à vis du catholicisme. À plusieurs reprises, il n'hésite pas à se faire passer pour un catholique : il se dit « uniate¹⁹ », afin d'être accepté dans l'institut tenu par les jésuites à Lviv ; il endosse le costume du pèlerin romain pour faire meilleure impression dans les contrées traversées ; à Lorette, il se confesse à un prêtre catholique afin de bénéficier de l'aumône et de l'attestation destinée aux pèlerins polonais²⁰. Au Vatican, remarqué à cause de sa haute taille, il est reçu par le pape²¹. Le catholicisme est indissociable de sa culture : Barski s'exprime mieux en latin qu'en grec. Il achève d'ailleurs la première partie de son récit par la citation de la devise jésuite *Ad Majorem Gloriam Dei et Beatae Virginis Mariae*²² et, à Chio, avec le patriarche de Jérusalem, Chrysanthe, polyglotte qui ne connaît cependant pas le russe, Barski échange en latin²³. Pourtant, alors qu'il est démasqué par les jésuites de Lviv qui le chassent de leur école en le traitant de « loup des forêts kiévennes », il se réjouit d'être déclaré « ennemi des faux sages hétérodoxes, hérétiques²⁴ ». À Venise, son accoutrement de pèlerin romain lui est défavorable lorsqu'il frappe à la porte de la paroisse Saint-Georges-des-Grecs, d'autant qu'il ne parle que le latin²⁵. Mais ce n'est qu'au mont Athos qu'il cesse définitivement de jouer un double jeu, devant l'irritation des moines auxquels il se vantait d'avoir été reçu par le pape. Une fois au Proche-Orient, la position de Barski se radicalise, sans qu'il s'interdise toutefois de dialoguer. En effet, en Terre sainte, au Liban et en Syrie, Vassili Barski est confronté à la délicate situation dans laquelle se trouve l'orthodoxie. Dans cette région, les catholiques ont en effet mené, principalement au XVII^e siècle, une action missionnaire très efficace en proposant aux chrétiens orthodoxes de garder leur rite liturgique tout en se ralliant au pape de Rome, ce qui provoque des situations conflictuelles parfois très violentes²⁶. Les opinions de Barski ne

19. Terme péjoratif pour désigner un catholique de rite oriental.

20. *VGB*, t. 1, p. 112.

21. *VGB*, t. 1, p. 157.

22. *VGB*, t. 1, p. 415.

23. *VGB*, t. 1, p. 227.

24. P. Gonneau, « L'Odysée religieuse de Vasilij Grigorovič Barskij... », art. cit., p. 400.

25. *VGB*, t. 1, p. 104.

26. P. Gonneau, « La Palestine et l'Orient chrétiens... », art. cit., p. 285.

l'empêchent néanmoins pas de se rendre sur les lieux saints détenus par les catholiques et d'échanger avec eux. Au Liban, notamment, Barski visite méthodiquement les monastères maronites, qui lui font bon accueil. Il arrive alors que sa formation de rhéteur et son zèle réel pour l'orthodoxie l'entraînent dans de grandes discussions avec ces moines, dont il admire par ailleurs l'austérité et l'humilité²⁷. La découverte irritante des deux prétendues uniques et authentiques maisons de Marie²⁸, la mère du Christ, est cependant l'occasion d'une enquête en règle, pour prouver la supériorité des orthodoxes sur les catholiques²⁹. Expliquant qu'aucun texte grec ne fonde la tradition du miracle de la maison de Lorette (qui, selon les sources latines, aurait été transportée par des anges depuis Nazareth), Barski note que la maison de briques qu'il a vue et visitée en Italie ne peut être issue de la Judée, où les habitations sont construites en pierre. Privilégiant les sources orthodoxes, Vassili Barski rapporte également des éléments précis sur les sciences et techniques pour le profit de sa patrie. Une telle démarche est caractéristique pour un sujet russe formé après le règne de Pierre le Grand.

De fait, au fur et à mesure de ses pérégrinations, Barski évolue vers une approche qui se veut de plus en plus scientifique. Il aime d'ailleurs se placer au rang des historiens³⁰, utilisant le mot « *storiik* ». Dans son esprit, l'historien est avant tout un collecteur d'informations dont le devoir est de raconter de façon véridique ce qu'il a vu et entendu. Contrairement à la majorité de ses prédécesseurs pèlerins, Barski arrive en Terre sainte depuis l'Europe occidentale et surtout depuis l'Italie, où il n'a pas dédaigné admirer les choses profanes³¹. Certes, comme d'autres pèlerins curieux, il laisse, pour une large part, sa curiosité sur le seuil de la Terre sainte pour plonger dans l'intemporalité de la mémoire du Christ. Sur les lieux de pèlerinage habituels, le ton de Barski se fait plus neutre, l'information plus générale. Toutefois, il reste un homme de son temps, désireux d'acquérir du savoir et de partager les observations qu'il fait en route. Ainsi, son pèlerinage à la mer Morte est l'occasion d'en décrire l'aspect et les propriétés³². Ailleurs, sans

27. VGB, t. 2, p. 67.

28. Il existe deux maisons attribuées à Marie, la mère de Jésus Christ : une à Nazareth et l'autre à Lorette, en Italie.

29. VGB, t. 2, p. 127.

30. VGB, t. 2, p. 74 ; t. 3, p. 242.

31. P. Gonneau, « L'Odyssée religieuse de Vasilij Grigorovič-Barskij... », art. cit., p. 400-403.

32. VGB, t. 1, p. 345 et sq.

vraiment les réfuter, il prend ses distances lorsque les miracles ne lui paraissent pas vraisemblables. Il exprime des doutes, par exemple, concernant un puits marqué par les empreintes de genoux de la Sainte Vierge :

Sur ce fait, est-ce ou non la vérité, je ne force pas le lecteur à le croire, et ne peux en témoigner sous serment, car ce n'est pas mentionné dans les divines Écritures, mais par le récit de la population³³.

À plusieurs reprises, Barski privilégie néanmoins une foi aveugle :

Quoi qu'il en soit, il ne nous est pas demandé de comprendre, mais de croire, car les gens, depuis tout ce temps, ont oublié et racontent différentes choses³⁴.

La curiosité de Barski ne se limite pas aux choses saintes. Il se rend exprès à Alexandrie car il n'a pas pu la visiter la première fois, son navire ayant été déporté vers Chypre. Précédant Robert Wood (1707-1775), archéologue irlandais qui fut le premier à effectuer une étude détaillée de Baalbek enrichie de superbes croquis³⁵, Vassili s'extasie sur ces ruines qu'il décrit minutieusement. Il parvient à pénétrer dans la mosquée des Ommeyyades, à Damas, après avoir voyagé en compagnie d'une caravane de hadjis qui l'avaient pris pour l'un des leurs. Dans un but pédagogique, il effectue des croquis, dessinant la mosquée, les colonnes d'Alexandrie, une vue en coupe du puits de Joseph, etc., jusqu'au platane d'Hippocrate à Kos. Vérifiant ses sources, il se met à fréquenter les bibliothèques, à commencer par celle de la Laure Saint-Sabas³⁶. Lors de son deuxième voyage au mont Athos, il passe six mois à inventorier méthodiquement les manuscrits qui sont conservés dans les bibliothèques de tous les monastères. En véritable bibliophile, il s'enthousiasme pour les manuscrits rares ou richement ornés et s'afflige de voir les livres à l'abandon.

Pour Barski, dévotion et curiosité ne s'opposent pas. Tout est sujet à émerveillement et le savoir ne peut conduire qu'à la plus grande gloire de Dieu. Devant les ruines païennes de Baalbek, il s'écrie :

33. VGB, t. 1, p. 355.

34. VGB, t. 1, p. 355.

35. Robert Wood, *The Ruins of Baalbek, Otherwise Heliopolis in Coelosyria*, Londres, 1757.

36. VGB, t. 1, p. 339.

Grand est Dieu tout puissant qui donne à l'homme une telle force ! Le Seigneur a donné la force à ces gens, grand est le Seigneur et merveilleuses sont Tes œuvres ! Les mots ne suffisent pas pour louer Tes merveilles, car sans Toi rien de ce monde ne serait³⁷ !

Plus tard, il réussit le mariage habile de la piété et de la soif de connaissance en accomplissant la double vocation de moine et de professeur.

Vassili Barski, moine érudit

Au cours de son voyage, Barski, qui n'était au départ qu'un pauvre étudiant, voit petit à petit se dessiner un avenir grâce à son étude assidue de la langue grecque. Symbolisant l'évolution générale de Vassili Barski, depuis ses débuts à Venise, au milieu des moqueries des étudiants, jusqu'à la promesse du poste prestigieux de professeur à l'Académie Mohyla de Kiev, l'apprentissage du grec contribue fortement à son développement personnel.

Lorsqu'il quitte Kiev, Barski n'a pas terminé ses études et pense les poursuivre chez les jésuites de Lviv. Doué en latin, il ne connaît pas du tout le grec. Retenu à Venise pour l'hiver, il se met à l'apprendre, en partie par désœuvrement, en partie aussi pour conforter son orthodoxie. Depuis qu'il est dans un environnement où les orthodoxes sont minoritaires, Barski, pour être accepté des siens, doit montrer patte blanche. Quittant son costume de pèlerin latin, Vassili se met donc au grec grâce à son père spirituel qui le fait entrer dans sa classe³⁸, au « séminarium » (selon toute apparence, le collège Thomas Phlanginès), près de l'église Saint-Georges-des-Grecs. Par la suite, Barski saisit toutes les occasions de se perfectionner. Un peu plus tard, obligé d'attendre au Caire qu'une opportunité se présente pour aller au Sinaï, il emploie son temps libre à progresser en grec³⁹. À Tripoli (de Syrie), Barski rencontre le didascale Jacques, directeur d'une école dans laquelle il fait deux séjours de dix et huit mois⁴⁰. Gagnant la confiance de son maître, il est envoyé par lui en mission l'été 1731 en Égypte puis à Patmos, auprès d'un autre didascale, Macaire. Celui-ci lui conseille de renoncer à sa vie errante pour se consacrer à l'étude du grec⁴¹, ce que Vassili Barski ne fera que beaucoup plus tard. En effet, à

37. VGB, t. 2, p. 77.

38. VGB, t. 1, p. 186.

39. VGB, t. 1, p. 404.

40. VGB, t. 2, p. 133.

41. VGB, t. 2, p. 302.

partir du moment où il quitte l'île de Patmos pour rentrer à Tripoli auprès de Jacques, Barski voit s'accumuler les obstacles à ses études et ce plusieurs années durant : crises de fièvre, épidémies de peste, un tremblement de terre, navigation difficile, décès de deux professeurs, Macaire et Guérassime et, enfin, mauvais traitements infligés par ses élèves et leurs parents⁴². Barski interprète toutes ces difficultés comme l'œuvre du diable qui ne veut pas le voir s'instruire :

En outre maintes embûches et obstacles nous ont été causés par des hommes mauvais et perfides et surtout par le diable fourbe et plein de haine, afin que nous abandonnions les études, mais avec l'aide de Dieu je pris mon mal en patience⁴³.

Nullement abattu mais, au contraire, stimulé par l'adversité, Barski redouble de zèle dans son étude du grec : à Patmos il suit les classes de grammaire, de logique et de physique et, en outre, consacre son temps à l'enseignement et la préparation de manuels. Alors qu'il est contraint de passer l'hiver à Chio, Vassili étudie la grammaire grecque pendant six mois (novembre 1731 - avril 1732) dans une école. À Chypre, durant l'épidémie de peste qui l'empêche de donner ses cours de latin (octobre 1734 - avril 1735), enterré dans son logis pendant quatre mois, il rédige une grammaire latine à l'usage des Grecs.

Parallèlement à l'étude du grec, Barski se rapproche progressivement de la vie monastique. Durant tout son périple, séjournant principalement dans des monastères ou à la résidence d'évêques ou de patriarches, Vassili Barski côtoie beaucoup de religieux, notamment des moines. Dès le printemps 1725, il a pris l'apparence d'un moine grec, ce qui lui permet, en Terre sainte, de bénéficier du tarif réduit appliqué aux religieux et peut-être aussi de la bienveillance de la population chrétienne. Après avoir refusé, en 1727, la proposition du patriarche Côme d'Alexandrie de le faire moine, il finit par accepter, à Damas, d'être tonsuré par le patriarche Sylvestre d'Antioche avec lequel il a des relations très cordiales (1^{er} janvier 1734). Rappelant l'interdiction, instaurée par Pierre le Grand, de prendre l'habit avant trente ans, âge que Barski a atteint en janvier 1732, Pierre Gonneau présume que le pèlerin kiévien a jugé plus prudent d'attendre d'avoir l'âge requis⁴⁴. Dans tous les cas, la tonsure pour Barski n'est pas synonyme de sédentarisation. À peine

42. *VGB*, t. 2, p. 307-309.

43. *VGB*, t. 2, p. 307.

44. P. Gonneau, « La Palestine et l'Orient chrétiens ... », art. cit., p. 278-279.

l'habit pris, il part en pèlerinage sur les lieux saints de Galilée (les plus proches), malgré les supplications de son patriarche. Une fois revenu, il reprend immédiatement la route, alors qu'il est très malade. Il peut sembler étonnant que Barski refuse de se fixer à Damas, où il bénéficiait d'un certain confort matériel et de l'estime du patriarche. Barski n'est pas loin de la figure du moine gyrovague, frère qui n'est pas rattaché à un monastère, et qui erre par le monde en mendiant sa subsistance. À son retour de Galilée, après sa tonsure, Vassili Barski semble avoir un projet précis :

J'avais l'intention de ne rester que quelques jours, jusqu'à ce que l'on m'eût rapporté mes vêtements du village, et ensuite de partir pour un voyage que j'avais projeté, c'est-à-dire dans les environs de Constantinople, afin de parfaire mon étude du grec et me rapprocher de ma patrie⁴⁵.

Le vagabondage monastique ayant été interdit dès 1701 par Pierre le Grand sous peine d'un enrôlement de force dans l'armée⁴⁶, le retour au pays natal signifie dans l'esprit de Vassili la fin de l'errance. Barski prend soin de préparer son retour à Kiev, ce dont témoigne sa correspondance avec son frère. Ayant appris qu'une école de grec s'ouvre à Kiev, il se renseigne et se fait connaître par lettres. Sur le chemin du retour, arrêté pour l'hiver à Bucarest, il reçoit une invitation à enseigner à l'Académie de Kiev. Malheureusement, il n'honorera jamais cette proposition puisqu'il meurt à peine rentré, le 7 octobre 1747, épuisé par tous les sacrifices qu'il aura fait subir à son corps.

Vassili Barski, pourtant, ne meurt pas sans avoir connu la gloire et les honneurs. Entre sa tonsure monastique et son retour à la maison, il est en effet convoqué par le résident russe à Constantinople. Répondant à cette invitation, il y passe une année, soupant à la table du résident et bénéficiant de tous les avantages que donne un statut officiel. Il en profite pour voyager, notamment au mont Athos, où il est reçu avec déférence. Après avoir échappé à l'emploi de chapelain qui, selon lui, ne correspondrait pas à la vie d'« étude silencieuse⁴⁷ » qu'il affectionne, il finit par quitter Constantinople pour rentrer à Kiev. Mort un mois après son retour, il est enterré en grande cérémonie : le transfert de son corps jusqu'à l'église est accompagné des carillons des cloches de toute la ville et la cérémonie funéraire, célébrée par le métropolite Macaire, est

45. VGB, t. 2, p. 209.

46. P. Gonneau, « La Palestine et l'Orient chrétiens ... », art. cit., p. 278.

47. VGB, t. 2, p. 325-326.

suivie des discours des meilleurs étudiants de chaque classe de l'Académie.

Ainsi, tout en se plaçant dans la tradition des récits de pèlerinages vieux-russes, Barski a su donner une couleur très personnelle à sa narration par l'étendue de sa soif de connaissances et la réalisation d'une destinée hors du commun. L'aspect improvisé des pérégrinations de Barski qui le rendit disponible aux rencontres et opportunités qui se présentaient à lui, constitue l'une des principales originalités du récit de notre pèlerin. Vassili est le seul à avoir parcouru, dans de telles conditions et pendant une aussi longue période (un quart de siècle), les rivages de la Méditerranée. À double tranchant, cette grande liberté implique, certes, des conditions de voyage particulièrement austères, dans le dénuement et la solitude. Elle permit néanmoins à Vassili Barski de sortir des sentiers battus et des itinéraires balisés pour se trouver une vocation de voyageur, puis de moine érudit.

Université Paris – Sorbonne